

PORTRAITS

ALISON FLORA

SUZANNE HUSKY

FLORIAN MERMIN

MOUNTAINCUTTERS



ÉVÈNEMENTS

ART PARIS

DRAWING NOW ART FAIR

DDESSIN

UNREPRESENTED



Le salon du dessin contemporain 16^e édition

— Du 23 au 26 mars 2023
From March 23rd to 26th 2023

73 galeries internationales
300 artistes
*73 international galleries
300 artists*



ARTAÏS
MARS 2023 - OCTOBRE 2023
#30

PORTRAITS

- 04 Suzanne Husky
- 06 Florian Mermin
- 08 mountaintcutters
- 10 Alison Flora

EXPOSITIONS

- 11 La sculpture céramique à l'Espace Monte-Cristo
- 12 *Au-delà* à Lafayette Anticipations
- 14 Jérôme Poret à La Traverse

ENTRETIENS

- 16 Marc Bembekoff - Galerie de Noisy-Le-Sec
- 18 Katharina Scriba - Fondation Fimenco
- 20 Guillaume Piens - Art Paris
- 22 Eve de Medeiros - DDESSIN
- 24 Jean-Marc Prévost - Carré d'Art de Nîmes

ÉVÈNEMENTS

- 26 Drawing Now Art Fair
- 28 La Biennale de Kochi
- 30 unRepresented by a ppr oc he

Adhérez à ARTAÏS

Inscription en ligne sur

www.artais-artcontemporain.org

Au plus proche de la jeune création, ARTAÏS se différencie des autres associations par son indépendance et vous propose de nombreuses visites dans les centres d'art, des lieux atypiques et éphémères, des ateliers d'artistes et des galeries, ainsi que des escapades en France et à l'étranger. La revue semestrielle, diffusée gratuitement à 2500 exemplaires, est éditée grâce aux adhésions et aux partenaires.

Tarifs d'adhésion :

AMI 50 euros - BIENFAITEUR 120 euros - DONATEUR
200 euros - MÉCÈNE 500 euros

Déduction fiscale de 66% à partir du tarif Bienfaiteur donnant lieu à l'établissement d'un reçu fiscal.

Pour toute question, n'hésitez pas à nous contacter à :
associationartais@gmail.com

Directrice de la revue : Sylvie Fontaine - **Contributeurs :** Amélie Boulin, Matthieu Corradino, Françoise Docquiert, Sylvie Fontaine, Marie de la Fresnaye, Gilles Kraemer, Grigori Michel, Maya Sachweh, Laëtitia Toulout

Maquette : Mariana Hamel

Imprimeur :

média graphic

Estampiller vos impressions

Tous nos remerciements à l'imprimeur média graphic pour son soutien.

« Notre métier est né de la volonté des hommes de transmettre, plus que jamais, média graphic soutient et s'engage auprès des acteurs du monde culturel »

Visuel de Une : mountaintcutters, *Vénus, vue d'atelier* © mountaintcutters



Informations & billetterie en ligne sur notre site : drawingnowartfair.com

Suivez-nous sur Facebook, Instagram et YouTube



Prochain numéro à paraître en Octobre 2023 - Dépôt légal : 15 mai 2012- ISSN : 2681-4099

A l'écoute de Suzanne Husky

Ce que tu cherches te cherche aussi est le titre de l'exposition de Suzanne Husky à la Graineterie de Houilles, dont le commissariat est assuré par Julie Sicault-Maillé sur une invitation de la directrice du centre d'art, Alexandra Servel. Il s'agit d'une citation du maître spirituel persan du XIII^e siècle, Rûmî, qui avait fortement influencé le soufisme.



Suzanne Husky, *Les oiseaux semant la vie*, 2022, Tapisserie, © Courtesy de l'artiste et de la galerie Alain Gutharc

Ce solo show retrace plus de quinze ans de création avec une soixantaine de céramiques, quatre œuvres textiles (tapis et tapisserie), une trentaine d'aquarelles, des films et deux installations. Toutes mettent l'accent, d'une manière subtile et inédite, sur les effets dévastateurs de l'humain à l'encontre de la nature et de la faune.

Depuis déjà longtemps, Suzanne Husky a pour préoccupation principale l'histoire des liens à la terre, ses ressources et les hommes qui la peuplent. Après une formation aux Beaux-Arts de Bordeaux et des études de paysagisme à Oakland en Californie, vivant aujourd'hui entre la France et les États-Unis, elle contribue à sa manière et très efficacement à faire prendre conscience à ceux qui regardent ses œuvres de l'urgence à trouver de nouvelles solutions pour notre environnement.

Dès 2016, elle crée avec Stéphanie Sagot un duo d'artistes appelé *Le Nouveau Ministère de l'Agriculture*, une manière d'entrer en politique en développant des projets protéiformes et visionnaires. Elles se transforment tour à tour en ministres, présentatrices TV, enquêtrices, promotrices immobilières, ingénieurs éclairés. Le NMDA met en lumière l'arc idéologique du ministère de l'agriculture en grossissant ses traits les plus problématiques au regard de la santé de la terre.

Très vite, Suzanne Husky met en relief et dénonce les pratiques environnementales actuelles. Elle ne se limite pas à un seul médium de l'art contemporain, se sert au contraire d'une multiplicité de moyens d'expression, peinture, dessin, sculpture, installation, vidéo, remettant à l'ordre du jour la tapisserie et la céramique.

Dès 2017, l'artiste se confronte à la tapisserie et un premier essai avec *La Noble Pastorale* inspirée de *La Dame à la Licorne*, iconique tenture du XV^e siècle, joyau du Musée de Cluny, mais avec des éléments d'aujourd'hui : une abatteuse d'arbre s'attaque à la forêt. *Les oiseaux semant la vie* (2022), raconte l'histoire des oiseaux qui lors de leurs parcours migratoires transportent dans leurs plumes et fientes des graines et des microorganismes qui amplifieront notre écosystème.

Les céramiques et faïences sont nombreuses dans son travail. La série *ACAB style* (2015) fait implicitement référence au mouvement ouvrier dans l'Angleterre de l'entre-deux-guerres, ACAB étant l'acronyme que l'on trouvait alors parfois tagué sur les murs : « All the Cops Are Bastards » (Tous les flics sont des bâtards). Husky mêle des motifs décoratifs traditionnels à des images récentes de combats de rue, avec des policiers, des militaires armés et des charges de CRS face à des manifestants.

La fragilité, presque la préciosité des vases et amphores joue sur l'ambiguïté de motifs très politiques qu'il faut prendre le temps de visualiser.

Il en est de même des dessins et aquarelles. Plus récemment - fin 2022 - les aquarelles *La Leçon des barrages*, accompagnées d'une vidéo, sont une intervention narrative et poétique autour de l'animal - le castor - où l'on retrouve la pratique de l'artiste qui allie non seulement une intelligence des matériaux, des techniques et des formes, mais aussi une sincérité intermondialiste. A cela s'ajoutent des films, souvent réalisés en association avec des scientifiques, et des installations mettant en cause la déshumanisation de l'homme, la disparition des espèces animales et végétales et surtout proposant des alternatives aux dégâts dus au réchauffement climatique.

Outre sa portée politique, ce qu'il faut retenir du travail de Suzanne Husky, c'est son immense talent, sa façon de comprendre et de faire exister les signes des images qu'elle donne à voir, tout en continuant à ajouter une vigueur bien précise aux détails de chaque œuvre.

Par la gravitation et la spatialité gestuelle de ses créations, l'artiste prononce le discours le plus vif sur la fraternité de l'homme avec l'animal. Sa création est en permanence, et quel que soit le médium, une annonce qui porte avec elle l'impassible fulgurance de l'évènement.



Suzanne Husky, *Smokey the beaver*, 2022, aquarelle sur papier, © Courtesy de l'artiste et de la galerie Alain Gutharc



Suzanne Husky, *Notre commune terrestitude* (De la série ACAB), 2016-2017, Céramique, © Courtesy de l'artiste et de la galerie Alain Gutharc

Il y a en elle l'invention poétique, l'élaboration d'un système visionnaire dont les œuvres peuvent être considérées comme des séquences se suivant l'une l'autre et dont l'émotion nous porte. Sa création est un univers « ouvert » qui mêle dans une même impulsion, dynamique de formes et de couleurs, éléments figuratifs et de combats, paysages réels et formes inventées, rêve et réalité immédiate. Tout rigorisme en est exclu.

Toutes ses œuvres sont des récits qui portent le sceau d'une créativité sensible. Toutes posent la question : « Quel est le pouvoir de l'art aujourd'hui dans le devenir du monde ? »

Françoise Docquier

Suzanne Husky - Ce que tu cherches te cherche aussi
du 1er avril jusqu'au 27 mai
La Graineterie
27 rue Gabriel Péri, Houilles

Florian Mermin – Étranges métamorphoses

Nous vivons dans un monde où les choses vont de plus en plus vite, où la course du temps qui les entraîne s'accélère. Du même coup, les formes toujours nouvelles générées par le flot de l'actualité sont vouées à l'éphémère, à devenir rapidement des carapaces exsangues, abandonnées à une méditation artistique aussitôt dépassée qu'initiée. Curieusement, les formes des objets créés par Florian Mermin gardent une inaltérable actualité qui leur vient de la temporalité inhabituelle qui les anime : celle d'un temps réversible.



Vue d'exposition *Le baiser de l'araignée*, Espace Camille Lambert, 2022 © Laurent Arduin

C'est le cas de cette araignée géante qui ouvre le parcours imaginé par Lauranne Germond dans l'exposition dont elle est la commissaire, *Le Chant des forêts*, au MAIF Social Club. Cette pièce, conçue en 2021, est le fruit du recyclage de quelques-uns des millions de sapins coupés en France à Noël, acte par lequel Florian Mermin tente de conjurer leur triste sort : de finir en miettes dans des panneaux de bois aggloméré. En donnant à ces végétaux morts la forme, mille fois augmentée, d'un animal qui nous effraye dès l'enfance, même sous sa taille réelle, l'artiste réveille fortement en nous ce mystérieux sentiment qui nous porte à prêter vie aux objets inanimés les plus familiers.

La psychanalyse freudienne le nomme « inquiétante étrangeté » (*Das Unheimliche*). Selon Freud, une telle métamorphose est due à la résurgence d'une angoisse éprouvée au moment de notre naissance, devant la vision d'un être vivant informe, présent partout autour de nous, qui nous étreint. Un être terrifiant dont

nous rejetons l'évidence dans l'inconscient mais qui s'incarne parfois dans des objets inanimés, comme cette araignée en bois, parce qu'elle est le symbole d'un être universellement rejeté. En se prêtant un mutuel appui, le sapin et l'araignée s'absorbent dans cet instant primordial où tout est vivant, où la mort n'existe pas, un moment auquel on accède par une plongée dans un autre temps : un temps réversible.

Ces unions salutaires entre êtres disparates, véritables mariages de la carpe et du lapin, ont aussi fait l'objet de la dernière exposition personnelle de l'artiste, *Le Baiser de l'araignée*, en 2022, organisée par Morgane Prigent à l'Espace d'art contemporain Camille Lambert à Juvisy-sur-Orge, où il célébrait l'alliance d'une rose et d'une araignée. Autrice-invitée, Clara Muller avait écrit une fable à cette occasion résumant la réalité de cette union. La rose « baisse ses herbes d'épines », pour accueillir dans sa corolle l'araignée dont les pattes, ajoutées à ses épines, dissuaderont les

cueilleurs les plus téméraires. Pas en reste, la rose, par la beauté attendrissante de sa corolle, protège l'araignée contre tous ceux qui veulent l'écraser, pour chasser l'angoisse qu'elle leur inspire.

La scène initiale était celle de leur rencontre. Sur le sol, les moments successifs de la mort d'une rose, progressivement consumée par la flamme de la vie, de plus en plus réduite à ses noirs composants carboniques. Au plafond, des toiles d'araignée métalliques, aux mailles solides, témoignant de la présence d'une araignée bien vivante. Dans la salle suivante, la scène - la plus élaborée de l'exposition - du baiser nuptial de l'araignée. Elle était illustrée par la performance immersive de deux chanteuses lyriques, Amelia Feuer et Ania Wozniak, entonnant le *Duo des fleurs* de l'opéra de Léo Delibes, *Lakmé*. Allongées par terre, dans une posture dormitive, elles lançaient leur chant d'amour vers le haut, à travers des vases à fleurs sans fond, préalablement sculptés de leurs mains. Sortie de ces vases porte-voix, comme un soupçon de roses frêles, la mélodie du duo envoûtait l'araignée, laquelle leur envoyait une pluie vivifiante de baisers, semblables à des pétales de roses. Pétales recueillis par Florian Mermin sur deux toiles : portraits fusionnels de deux roses ressuscitées par les baisers empourprants d'une araignée.

Notons que l'esthétique de l'artiste se ressource dans ces périodes historiques dont Hegel disait qu'elles sont les « pages blanches de l'histoire ». Des périodes de bonheur, où la croyance au progrès s'infléchit en nostalgie du passé : comme au temps du romantisme, avec ses « revivals », ou du post-romantisme, avec



Songe d'hiver, 2021, *Le Chant des Forêts*, MAIF Social Club © Denis Meyer



Vue d'exposition *Le baiser de l'araignée*, Espace Camille Lambert, 2022 © Laurent Arduin

le préraphaélisme et le symbolisme, ou encore du maniérisme, avec, en particulier, *Le Songe de Poliphile* de Francesco Colonna. Ce roman onirique avait inspiré une somptueuse installation de l'artiste au Pavillon des Indes à Courbevoie en 2019, *Florian Mermin vous invite au jardin*. L'exposition volait sur les ailes du récit de Poliphile, traversant en songe des jardins merveilleux, jonchés d'antiques ruines, lieux où le temps s'arrête, où la déambulation est encapsulée dans un espace au sein duquel passé et présent coïncident.

Florian Mermin serait-il l'annonciateur d'une prochaine période de bonheur ?

Matthieu Corradino

Le Chant des Forêts

Jusqu'au 22 juillet
MAIF Social Club
37 rue de Turenne, Paris 3e

mountaincutters - Alchimistes intemporels

Sous le nom de mountaincutters, terme non généré, pluriel et anonyme, se cachent deux jeunes artistes qui abordent des questions liées au territoire, à l'architecture, à l'écologie et à la notion du *care*. Si la première partie du mot « mountain » est une référence à la géologie et au sol, « cutters » est une allusion directe au geste et à l'acte de faire et réagir avec ce qui les entoure.



Anatomie d'un corps absent, vue d'installation, Centre d'Art le Creux de l'Enfer, Thiers, 2019 © mountaincutters



Ces artistes s'approprient les espaces dans lesquels ils sont invités, et s'en imprègnent afin de construire des paysages de formes où dialoguent sculptures, textes, dessins et images.

Comment générer une fiction et une histoire dans un lieu incarné ? Au Creux de l'Enfer à Thiers, où j'ai découvert leur travail en 2019, ils avaient investi une friche industrielle transformée en centre d'art, pour y créer une narration à l'aide d'objets abandonnés ou transformés et de matériaux récurrents dans leur pratique tels le métal, le verre, la pierre extraite dans les environs, et l'eau prélevée dans la rivière toute proche.

« Que s'est-il passé ? Que va-t-il se passer ? » interroge le philosophe Jean Luc Nancy.

Au spectateur de percevoir l'écho d'activités passées, évoquées au travers d'indices disséminés, et d'imaginer une possible fiction. Pour les mountaincutters « rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme » citant la théorie de Lavoisier. *Spolia*, titre de leur exposition co-réalisée avec Guillaume Désanges au Grand Café de Saint-Nazaire en 2018, fait allusion à ce réemploi déjà d'actualité sous l'empire romain tardif où les fragments d'architectures anciennes servaient dans de nouvelles constructions. Après avoir pris connaissance de l'histoire du lieu, le duo contamine lentement l'espace en réutilisant des éléments de précédentes expositions auxquels s'ajoutent les matériaux trouvés et de nouvelles pièces produites le plus souvent in-situ.

Comme l'indique le titre *Anatomie d'un corps absent* à Thiers, le corps, matière première de leur réflexion, est omniprésent. Même si invisible, il transparait régulièrement en creux dans

plusieurs objets tels les prothèses et les assises. La prothèse, excroissance du corps, à la fois outil et sculpture, constitue l'ossature du travail et correspond à une structure d'usage et d'action alors que l'assise évoque le temps de repos, comme un moment suspendu nécessaire à la contemplation. Il s'agit d'une sculpture de ralentissement et de silence, souvent inconfortable et instable, mais hautement poétique, en bois ou en céramique avec des roulettes en verre ou encore réalisée en cuivre et dont les couleurs chatoyantes jouent avec la lumière.



Ctrl c respiration, Centre d'Art Neuchâtel, Suisse, 2022 © mountaincutters

« La sculpture vient souder le temps géologique avec le temps humain. » annoncent-ils dans leur compilation de textes intitulée *Intervalle*. En effet, l'écriture est une pratique qui les accompagne depuis toujours, sous forme de poèmes en prose qui sont pour certains intégrés dans les installations. Parfois des archives photographiques et filmiques, témoins de leur obsession de l'archivage, ponctuent également l'espace.

Dans cette alternance de temporalités, fil conducteur dans leur travail, les artistes cherchent à témoigner des processus de transformation de la matière qui passe d'un état liquide à un état gazeux ou solide. Ils mettent en exergue les notions de tension et d'équilibre instable avec des pierres suspendues par des fils de cuivre, un mobilier bancal, des réceptacles où l'eau évaporée a laissé les traces du temps qui passe. Et toujours ils brouillent les frontières entre art, artisanat et industrie.

Le paysage qui en résulte, évoquant tout à la fois le minimalisme et l'arte povera, reste intemporel, bien que le vocabulaire soit très contemporain. Cette archéologie à la fois puissante et fragile, industrielle et artisanale, brutaliste et poétique, trouble notre perception et opère dans notre imaginaire. Où se trouve-t-on ? Sur un lieu secret voué à des rituels, sur un site en déshérence ou encore sur la scène d'une tragédie digne d'un théâtre antique ?

Depuis longtemps fascinés par l'art pariétal et les Vénus de la préhistoire, ils se sont intéressés récemment plus particulièrement à la Vénus de Lespugue, une des plus célèbres statuettes stéatopyges datant du paléolithique. Ils ont alors développé un travail autour du corps et des notions de fertilité et d'hybridité. Une résidence à la Fondation Martell en 2020 leur a permis de réaliser leurs premières Vénus en verre, dont certaines sont présentées actuellement dans une installation au Musée de l'Homme pour l'exposition *Arts et Préhistoire*, conçue en hommage à la découverte de l'icône Vénus de Lespugue en 1922.

Un nouveau chapitre s'ouvrira en juin au Palais de Tokyo, où ils investiront un espace de 400 m² dans les sous-sols avec sculptures, dessins, peintures et vidéo dans une approche politique et poétique du monde. Le visiteur sera invité à déambuler entre anciennes et récentes productions traitant de la question de l'archéologie, de la défaillance du corps ainsi que de sa réparation, et où la matière, conductrice d'énergie et de chaleur, sera chargée de pouvoirs guérisseurs.

Et comme le suggèrent les mountaincutters dans leur recueil *Intervalle* : « Que faut-il faire quand on est trop sur terre ? Asseoir le temps et regarder la fumée s'évaporer. »

Sylvie Fontaine



Les Indices de la respiration primitive, vue d'installation, La Verrière - Fondation Hermès, Bruxelles, Belgique, 2021 © mountaincutters

Arts et Préhistoire

Jusqu'au 22 mai
Musée de l'Homme
17 place du Trocadéro, Paris 16

mountaincutters

Du 15 juin au 18 septembre
Palais de Tokyo
13 Av. du Président Wilson, Paris 16

Alison Flora - Mythes et onirismes gothiques

Chaque année, trois artistes de moins de 35 ans bénéficient d'une exposition aux Abattoirs de Toulouse grâce au Prix Mezzanine Sud, soutenu par les Amis du musée. Focus sur le travail d'Alison Flora, l'une des lauréat.e.s. 2022.



Alison Flora, 2022, Vue de l'exposition aux Abattoirs, photographe © Franck Alix

L'exposition d'Alison Flora nous fait plonger dans un imaginaire fait de magiciens fantômes, de chaînes et de cordes, de dédales de ruelles, de couloirs qui ne mènent nulle part et de chemins sinueux dans des forêts, de fenêtres ouvertes sur des grilles... Des êtres étranges, hybrides, nés du croisement des cauchemars intimes et de figures issues de la culture populaire, croisent tous types d'impasses. Ces représentations disent les blocages et les angoisses, projetées au travers des mythologies que nous partageons culturellement et collectivement.

Alison Flora s'inspire des légendes régionales, en l'occurrence le folklore occitan. Des histoires souvent méconnues hantent ainsi les œuvres. L'artiste évoque Pyrène, qui donna naissance à un serpent mais est aussi à l'origine de la dénomination de la chaîne de montagne des Pyrénées, ou encore la Sarramauca, une figure féminine connue pour s'asseoir sur la poitrine des dormeurs jusqu'à les étouffer. Ces légendes ont été transmises de génération en génération et survivent aujourd'hui dans les livres et dans les musées.

En écho aux objets du passé qui peuvent être sanctifiés, l'œuvre *Peigne à dent de poignard* est une sorte de démêloir en fer disposé sur un lit de pierres translucides, le tout protégé par une vitrine. Cette mise en scène rend particulièrement précieux ce qui y est présenté, lui conférant une aura sacralisée. L'objet paraît avoir traversé les temps et servi à des rites obscurs. On imagine alors un morceau d'histoire, un témoignage qui entre en écho aux particularités culturelles d'une société, d'une région. S'en inspirer, c'est ici partager des référentiels communs, ou les faire découvrir. Ainsi, l'histoire se construit.

Les peurs – de folie, de mort - sont partagées. De tout temps, chaque société a cherché à expliquer l'inconnu, à exorciser les hantises. C'est ce que produisent les œuvres d'Alison Flora, qui s'imprègnent des symboles de personnages de contes, d'architecture de style médiéval, de la nature vierge et d'éléments surnaturels dignes de romans gothiques qui se reflètent comme dans un miroir. L'artiste joue avec des reflets, des parallèles. Des armes en fer, disposées comme sur un champ de bataille, ou bien complétant des toiles qu'elles entourent, entrent en écho avec la matière utilisée : son propre sang. C'est en effet du sang qui donne ces tonalités de rouge bien particulières.

Les œuvres prennent une autre dimension aux yeux du spectateur qui apprend qu'il ne contemple non pas de la peinture, mais des aplats d'hémoglobine, matière autant intimement personnelle qu'universelle. Dans les visions collectives, la perte de sang peut renvoyer aux cycles menstruels, aux blessures ou à la mort. Ici, Alison Flora s'en empare comme d'un matériau, désacralise son propre corps pour figurer matériellement les images qui la hantent. L'imaginaire de l'artiste sort littéralement de son corps.

Laëtitia Toulout

Alison Flora - Prix des Amis des Abattoirs

Jusqu'au 7 mai
Les Abattoirs, Musée - Frac Occitanie Toulouse
76 allées Charles de Fitte, Toulouse

Toucher (la) terre à l'Espace Monte-Cristo

Lieu de défense et d'exploration de la sculpture, qu'elle soit en métal, pierre, bois ou tissu, l'Espace Monte-Cristo présente des céramiques de 40 artistes, dont la terre est inspiratrice et mère nourricière de leur œuvre.

Pour Pauline Ruiz assurant avec Jules Fourtine le commissariat, cette exposition - réduite par rapport à celle de la Fondation Villa Datriis à L'Isle-sur-la-Sorgue à l'été et automne 2022 - renvoie aux notions de la matière et du toucher.

Kim Simonsson (né en 1974 à Helsinki) bénéficie d'une carte blanche pour s'exprimer dans l'intégralité d'une salle clôturant le parcours. Au centre un géant de cinq mètres de long spécialement créé, une structure ressemblant à un monticule, recouverte de mousse végétale. Allongé, est-il mort, est-il endormi ? On ne le sait. Autour de lui, dans des attitudes diverses ou assis sur une poutre, des *Moss People*, des céramiques floquées de nylon vert. Un monde étrange, narratif, entièrement inventé par Simonsson, des petits êtres de la forêt que sont ces garçons et filles, nullement issus de la mythologie finlandaise. Comment ne pas songer aux fontaines moussues, aux fontaines de la Villa Tivoli, à une revisitation du baroque, à l'homme montagne, surnom donné par les Lilliputiens à Gulliver ? Un monde magique mais qui peut paraître empli de cruauté.

Le questionnement de l'atelier, du hasard, de l'ouverture du four, de la fragilité, de la solidité, du volume, de l'erreur, de la mutation, est au cœur des problématiques des artistes actuels, autant d'interrogations qu'eurent leurs prédécesseurs **Erik Dietman** (1937-2002) avec *Le cauchemar de Mr Potter Céramiste* ou comment ne pas arriver à construire une céramique, et **Fernand Léger** (1881-1955) dont cette technique est le prolongement de sa peinture.

Déchiffreur avec humour de cette pratique, **Johan Creten** (1963) aborde les sujets les plus graves avec son *Couple*. Toujours le double chez lui. La première vision, rapide, fugace. Puis le titre de l'œuvre, les clefs qu'il nous tend. C'est à nous de saisir les émotions et sentiments que sa céramique recèle, les images cachées se dérochant au regardeur trop rapide.

De **Claire Lindner** (1972), l'œuvre murale *The Fall* est enchevêtrement de formes dans un aspect organique. **Sofia Hijos** (1975) nous entraîne dans une super nature, dans une forêt en croissance. Au-delà de sa revisitation de la majesté de la sculpture du Grand Siècle, **Anne Wenzel** (1972), dans sa série des grands bustes de femmes, réfère aux activistes ukrainiennes, les Femens. **Joana Vasconcelos** (1971), dans son regard sur la tradition, le savoir-faire, l'artisanat de son pays, a souhaité soustraire au regard un crapaud vert en l'enserrant dans une dentelle. Jouant de la poésie de la vie, **Ninon Hivert** (1995) revisite un blouson *Cycle Peugeot*, dans une impression fantomatique et très réaliste. Comme un avant-goût de la Biennale de Venise en 2024, **Edith Karlo** (1983), qui représentera l'Estonie, est exposée ici. Qui a dit que la céramique n'était pas à l'avant-garde ?

Gilles Kraemer



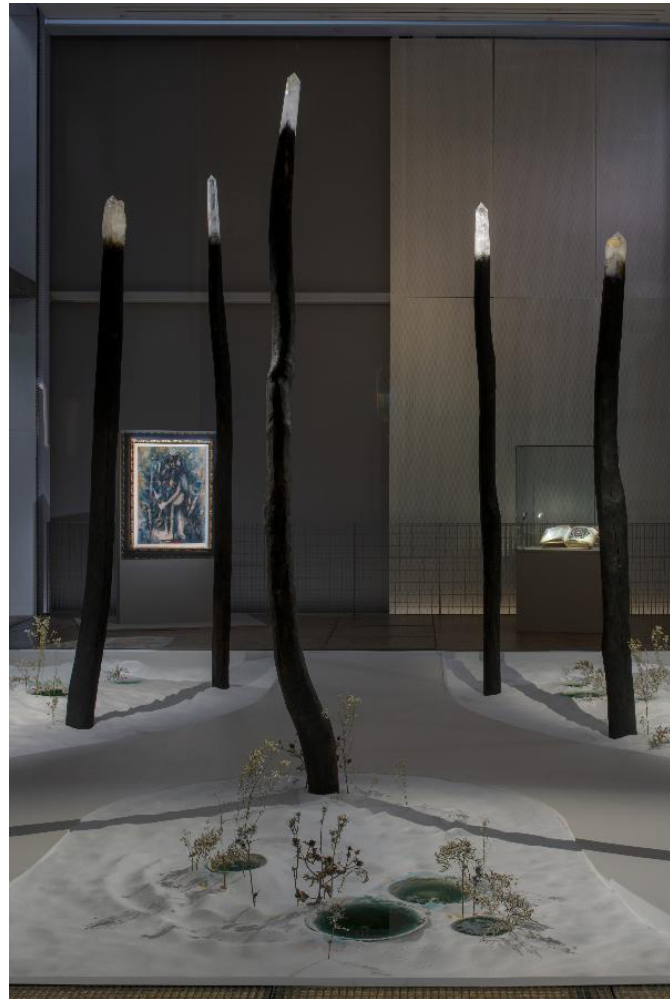
Kim Simonsson, *Sitting biologist*, 2023 © courtesy l'artiste, photo : Jefunne Gimbel

Toucher terre - La sculpture céramique

15 avril - 17 décembre 2023
Espace Monte-Cristo, Paris 20ème

Au-delà, rituels pour un nouveau monde

L'exposition proposée par la Fondation Lafayette Anticipations fait le pari de transporter le visiteur dans un autre monde en proposant un parcours initiatique à travers une quarantaine d'œuvres d'artistes contemporains dialoguant avec quelques pièces historiques. En creux, se dessine une volonté de questionner la place de rituels ancestraux et modernes, religieux ou païens pour reconnecter l'humain avec les cycles du vivant, la naissance, la mort, le renouveau.



Bianca Bondi, *Beltane oracle*, vue de l'exposition, courtesy de l'artiste et mor charpentier, Adagg © Martin Argyroglo – Lafayette Anticipations

Le récit fictionnel construit par la commissaire invitée Agnes Gryczkowska, artiste et musicienne, évoque un monde moderne imprégné par les mystères anciens, empreint d'une nouvelle magie. Ce voyage se veut aussi source d'éveil « puisqu'il tente de nous attirer au-delà, plus profondément en nous-même et, en perçant le voile meurtri du monde, de toucher le sacré, ne serait-ce qu'un instant ». L'expérience multisensorielle propice à la méditation permettra-t-elle de retrouver « la magie de la Terre, la force du Cosmos » ? La composition musicale atmosphérique de **Kali Malone** conçue pour l'exposition nous y invite déjà.

Le cri

Au commencement était le cri. La sculpture *Limb totem*, figure totémique de **Michèle Lamy**, rappelle les cris de douleur de *La Guerre* d'Otto Dix et de *Guernica* inscrits dans le corps d'une femme. Celle qu'on décrit comme une prêtresse gothique, muse du créateur Rick Owens, a moulé son propre corps pour réaliser cette pièce, qui résonne comme une exhortation dans une main tendue adressée au ciel. La sculpture a des allures de mémorial

mais surtout de totem visant à conjurer le sort d'une planète menacée.

L'oracle de la terre

Beltane oracle, nouvelle installation de **Bianca Bondi**, ouvre l'exposition. Dans un désert de sel immaculé, fleurissent des vasques d'eau et s'élèvent d'immenses tiges de bois brûlé surmontées de cristaux de quartz. Le sel, comme le quartz, renvoie à la purification. Il se dissout dans l'eau et recristallise, illustrant le processus alchimique de la décomposition, purification puis renaissance. Autour de l'installation, les vidéos *Silueta Series* d'**Anna Mendieta**, tout comme la figure tutélaire d'une prêtresse vaudou dans les champs de canne sur la toile de **Wifredo Lam** et le manuscrit d'**Hildegard von Bingen**, abbesse du XII^e siècle, musicienne, philosophe et guérisseuse, résonnent comme des échos protecteurs du rituel en une harmonie profonde.

Faisant écho à des idoles cycladiques, la tapisserie de **Tau Lewis**, artiste canadienne originaire de la Jamaïque, évoque une fécondité spirituelle et le pouvoir de transformation de la foi. Entourée de motifs africains Adinkra à signification philosophique, la silhouette représente « un corps céleste » nimbé dans un cercle. La pièce dialogue avec une toile énigmatique de **TARWUK**, duo d'artistes croates, chargée de symboles occultes dans une géométrie sacrée venant de l'avant-garde russe.

La fécondité est aussi une histoire de reines. L'installation monumentale de **Jeanne Vicerial**, figurant une géante entourée de ses gardiennes le rappelle. Redonnant vie aux reines de la



Tau Lewis, *The talons of the eagle, the ladder of death, by God's grace, all will be well*, courtesy de l'artiste et Night gallery, photo SF

Basilique de Saint-Denis en attente d'une renaissance sur les tombes royales, l'artiste réalise des vêtements-sculptures noirs qui évoquent autant une tenue liturgique que les armures de samouraï. Ces pièces tissées à la main, lourdes et souples à la fois, épousent la forme théorique d'un pouvoir féminin sacralisé retrouvé.

Cycles et renaissance

La deuxième partie de l'exposition illustre le caractère cyclique de toute existence, de la naissance à la mort. L'artiste serbe **Ivana Basic** propose une sculpture étrange, un utérus de pierre enchâssé dans une forme métallique reproduisant exactement les rayons autour du calice des processions du Saint Sacrement. L'œuvre semble un objet de sorcellerie, chargé de la violence de l'orage, le métal canalisant la foudre. Une impression tout autre se dégage de la sculpture d'**Eva Hesse**, conçue pendant un séjour à l'hôpital juste avant sa mort, figurant symboliquement des jambes désincarnées et reconstituant les colonnes d'un temple. D'apparence charnelle et fragile, celle-ci nous renvoie à une image spirituelle d'une mort apprivoisée. À l'opposé, **Tobias Spichtig**, inspiré par les danses macabres du Moyen Âge, évoque d'inquiétantes présences à travers ses sculptures désincarnées de la grande faucheuse et ses toiles habitées de feux follets qui hantent les cimetières.

La métamorphose

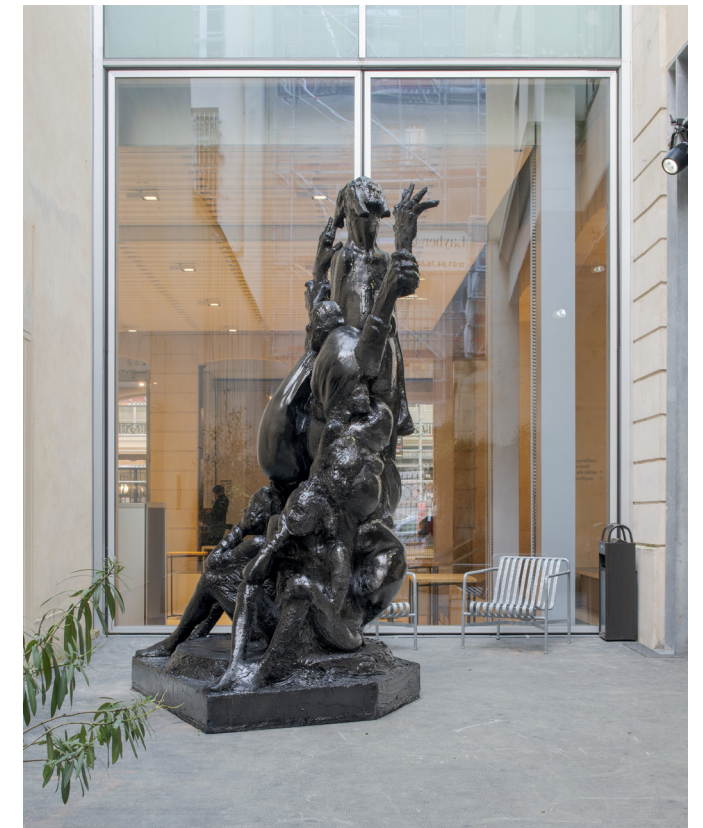
En dernière étape, la métamorphose tente d'approcher le divin et le sublime. *Songs for living*, la vidéo de **Korakrit Arunanondchai** et **Alex Gvojic** imitant les œuvres de science-fiction et évoquant la relation avec les âmes d'ancêtres et des célébrations collectives peut provoquer un certain malaise chez le spectateur.

L'on accède enfin, presque en lévitation, à la contemplation des deux toiles d'**Alicia Adamerovich**, *Rising from earth* et *Petrified tenderness*, qui révèlent les tensions entre puissance et fragilité. Sur une planète nue, des formes molles évoquant celles de Dali, s'échappent du sol en volutes dans une vision psychédélique, explorant mille nuances de gris. La toile, dans la lignée du surréalisme, laisse affleurer des traces d'inconscient tout en faisant référence à la transcendance. Nul désordre, cependant, dans la composition qui équilibre les volumes, invitant à considérer la fluidité comme une nouvelle manière de penser. Il n'y a plus d'opposition entre animus et anima ; dans une lecture jungienne des archétypes, les forces s'équilibrent.

L'exposition se clôt sur cette vibration, une symphonie du nouveau monde, plus ancrée dans une résonance intérieure. Elle laisse un goût de cendres, de minéral et de nuit étoilée. Pour sortir du chaos, faut-il renouer avec la célébration collective avant de redevenir poussière ? Sortirons-nous transformés, purifiés par ce rituel de l'exposition ?

On a envie, comme Goethe, juste avant de mourir de crier « Mehr Licht ! (Plus de lumière !) ».

Catherine Duparc



Michèle Lamy, *Limb Totem*, 2022–2023, Courtesy de l'artiste et de Owenscorp, © Martin Argyroglo, Lafayette Anticipations

Au-delà, rituels pour un nouveau monde

Jusqu'au 7 mai 2023

Lafayette Anticipations

9 rue du Plâtre, Paris 4e



Alicia Adamerovich, *Rising from earth, Petrified tenderness* © Martin Argyroglo Lafayette Anticipations

Jérôme Poret - Géopathie des neiges

Le Centre d'Art Contemporain d'Alfortville – La Traverse propose en ce début d'année de nous faire découvrir l'univers de Jérôme Poret. A rebours d'une géographie conventionnelle – autrement dit, de graver la terre – l'artiste nous invite à entrer en empathie avec cette dernière. Néologisme du philosophe et anthropologue Bruno Latour, la géopathie constitue le fondement de cette exposition qui s'ancre dans un contexte hivernal, celui-là même où les guêpes disparaissent du paysage. C'est en effet à partir de cet insecte que toute l'installation s'articule.



Vue de l'exposition *Géopathie des neiges*, CAC La Traverse, Centre d'art contemporain d'Alfortville, 2023 © Rachael Woodson

Dans la première salle, l'artiste fait se rencontrer géopathie et thérolinguisme. Science fantaisiste inventée par l'auteure américaine Ursula K. Le Guin, la thérolinguistique consiste en la discipline de comprendre les récits des animaux et de la nature, terme repris par la philosophe Vinciane Despret dans *Autobiographie d'un poulpe et autres récits d'anticipations*. L'ouvrage est exposé sur un mur dédié, avec d'autres livres qui forment à eux tous *Le bureau des thérolinguistes*. Cette œuvre est à mettre en perspective avec toute l'exposition. Sous réserve d'accepter de croire qu'une telle science soit possible, l'artiste tente d'entrer en communication avec les guêpes.

Pour ce faire, il élabore la *Loge*, un immense cocon de papiers déchiquetés, calqué sur les prouesses d'ingénieurs des guêpes papetières. Ces dernières transforment, grâce à leur salive, les copeaux de bois récoltés en un papier à même d'être suffisamment solide et imperméable pour construire le nid qui abritera la colonie. Si le nid présenté par l'artiste s'inspire de ce papier mâché des guêpes, il en emprunte la forme aux guêpes potières. Celles-ci ont en effet la particularité de pondre

un œuf dans un cocon de terre et c'est l'accumulation des œufs qui agrandit le nid. Jérôme Poret se place donc en tant que reine – ou plutôt roi – d'une colonie en devenir, installant son nid en attendant qu'en éclore la descendance qui viendra l'agrandir. C'est en cela qu'il rejoint la géopathie de Latour. Vivre en empathie n'est pas tant faire preuve de compassion à l'égard de la faune et de la flore dans sa plus grande diversité, que de comprendre leur mécanisme, de les intégrer et de les reproduire dans le but d'adapter notre mode de vie à l'échelle de notre planète. Des coupes de nids à la texture sédimentée sont des *Micropaysages* comme autant de propositions d'édifices futurs, et *L'aéronef* des papetières tourne ainsi sans relâche. Constituée de résidus de nids de guêpes papetières, sa structure presque minérale s'élance dans un léger bourdonnement, comme le prototype de notre prochain vaisseau d'exploration.

Ce mimétisme, on le retrouve dans le *Leurre* installé dans une niche en hauteur. Constitué de journaux chinois, l'œuvre est en référence directe avec le système de production de ces papiers, issu d'une méthode similaire à celle des guêpes puisque les fibres

végétales sont trempées avant d'être pressées. Une subtilité est à noter cependant : les guêpes ne s'éloignent pas au-delà d'une quarantaine de mètres de leur nid, sans quoi leur matière première sèche avant qu'elles n'aient pu l'utiliser. C'est pourquoi l'artiste, dans sa quête jointe de la géopathie thérolinguiste, cherche à nous faire vivre *5 minutes 25 dans la journée d'une guêpe maçonnerie*. Cette longue bande magnétique, suspendue au mur dans des arabesques esthétiques, nous donne à voir physiquement ces quarante mètres qui équivalent, comme le titre l'explique, à cinq minutes dans l'existence de l'insecte.

D'autres itérations de cette œuvre sont visibles dans la salle suivante. A l'intérieur de boîtes entomologiques alignées sur le mur, habituellement utilisées à l'épingleage et au recensement des insectes, l'artiste expose des bandes magnétiques, baptisées *Hyménotapes* en référence à la dénomination scientifique des hyménoptères, ordre auquel elles appartiennent. Chacune contient la bande-son d'une guêpe particulière : maçonnerie, papetière, potière..., rendue inaudible par sa mise sous verre. L'artiste nous impose d'imaginer leur vrombissement caractéristique à défaut de pouvoir l'entendre.

Il s'essaye d'ailleurs à le reproduire mécaniquement dans la pièce *Slow stridulation*, une tentative pour mimer le chuintement des pattes et des mandibules qui s'activent par le frôlement d'une bande magnétique contre un micro. Dans le dispositif, la bande s'articule en de multiples courbes resserrées qui figurent les alvéoles.

Jérôme Poret devient ainsi une sorte de « Docteur Doolittle » dont la panoplie s'expose dans les salles suivantes. *Combinaison d'hyménaute*, *Harponair* et autres ustensiles s'étalent autour de nous, selon la logique d'une science qui nous échappe encore. Si l'artiste applique véritablement les principes de géopathie, il n'en oublie pas le lieu qui le reçoit, qu'il intègre ainsi dans sa logique d'habitation. En effet, le centre d'art hébergeait autrefois une maçonnerie, ainsi qu'un studio de musique dans ses sous-sols. Le nom du studio se retrouve de fait brodé sur la combinaison du scientifique suspendue comme une dédicace silencieuse d'un thérolinguiste en quête de dialogue avec son environnement.

Amélie Boulain

Jérôme Poret : Géopathie des neiges

jusqu'au 18 mars 2023

Centre d'Art Contemporain d'Alfortville – La Traverse

9 Rue Traversière, Alfortville



Vue de l'exposition *Géopathie des neiges*, CAC La Traverse, Centre d'art contemporain d'Alfortville, 2023 © Rachael Woodson

Marc Bembekoff - Galerie de Noisy-le-Sec

La grande maison bourgeoise néo-Renaissance, seul bâtiment du XIXe ayant survécu aux bombardements de 1944 à Noisy-le-Sec, connu différentes affectations : hôpital militaire, musée de la préhistoire, bibliothèque de la ville et enfin centre d'art depuis 1999. Marc Bembekoff en devient le directeur en 2019 après avoir été curateur au Palais de Tokyo et directeur du centre d'art contemporain La Halle des Bouchers à Vienne.



Marc Bembekoff, © Aurélien Mole

Trouver un équilibre entre une création exigeante et une programmation de qualité qui reste accessible dans une dynamique de tremplin pour de jeunes artistes, sont les priorités qu'il défend. L'exposition actuelle du duo **Marie Ouazzani** et **Nicolas Carrier** traite de notre rapport au vivant dans l'espace urbain. Suivra en septembre 2023 une exposition inédite consacrée à l'artiste italienne **Tomaso Binga** (née en 1931 à Salerne) poétesse féministe, radicale et pionnière.

Marie de la Fresnaye Quelles ambitions portez-vous pour ce centre d'art ?

Marc Bembekoff Mon projet s'articule autour du déploiement du mot galerie, dont l'origine renvoie à un lieu de savoir, de partage, de connaissance et de faire-valoir. Partant de ce postulat, j'envisage les expositions individuelles et collectives comme une sorte de portraits d'artistes du XXIe siècle ou de personnages de fiction plus historiques. Ainsi la galerie dresse un portrait de notre temps présent et sa complexité à travers différentes thématiques.

Pour la dernière exposition *Hedy Lamarr - The strange Woman*, nous avons souhaité, avec l'artiste Nina Childress, rendre

hommage à cette actrice, peintre, dessinatrice et chercheuse, au travers du regard d'une dizaine d'artistes avec un grand nombre d'œuvres produites pour l'occasion. Cette femme a été à l'origine de l'invention d'un système de codage des transmissions par étalement de spectre (futur Wi-Fi) et a inspiré de nombreux artistes de son vivant, de Walt Disney à Joseph Cornell jusqu'à Andy Warhol.

M.D.F. Quelles sont les intentions de l'exposition actuelle « Sol Fictions » ?

M.B. C'est la première exposition du duo d'artistes **Marie Ouazzani** et **Nicolas Carrier**, ce qui rejoint notre volonté de soutien à la jeune création. Ils questionnent notre rapport au végétal et sa présence dans des espaces très urbanisés. J'avais l'intuition qu'ils sauraient s'emparer de Noisy-le-Sec, de son territoire, son histoire, ses spécificités, autre composante de mon projet pour ce lieu. Ils m'ont proposé cette « fiction climatique », selon leur terme, un film avec comme postulat narratif de départ la pollution des sols à l'azote, au phosphore et au potassium qui provoque l'endormissement des êtres humains. Une vision futuriste indéterminée sur l'impact du réchauffement climatique. Ils ont tourné différentes séquences à Noisy-le-Sec dans des serres municipales, dans le quartier maraîcher du Merlan, et dans une champignonnière du 18e arrondissement, installée dans un ancien parking souterrain. La misère pourpre - *Tradescantia pallida* - qui envahit toute l'exposition est une plante originaire du Mexique qui, avec le réchauffement climatique, a la faculté de s'adapter à nos environnements urbains de l'hémisphère nord.

M.D.F. Changement de génération avec la prochaine exposition de la pionnière italienne **Tomaso Binga**, très peu connue en France. Qui est-elle ?

M.B. Une jeune artiste italienne de 92 ans, Bianca Pucciarelli qui, dès les années 1960, choisit de porter le pseudonyme masculin Tomaso Binga comme une sorte de « statement » face à l'impossibilité des femmes de faire carrière à l'époque. Poétesse et féministe, elle pratique des peintures, performances, collages, vidéo-poésies et n'a jamais été montrée en France. Elle était présente à la dernière Biennale de Venise. L'exposition devrait ensuite aller au MADRE de Naples.

M.D.F. Quelles synergies mettez-vous en œuvre ?

M.B. J'ai la volonté de tisser des liens avec d'autres structures franciliennes au sein du réseau Tram mais aussi à une échelle nationale avec DCA (association française de développement des centres d'art contemporain) et à l'international, comme

pour l'exposition de **Tomaso Binga**. A l'occasion de l'exposition de **Larissa Fassler** en 2021, nous avons noué un partenariat avec la galerie Jérôme Poggi et le Currier Museum of Art aux Etats-Unis, par le biais de séances de présentations virtuelles, élargissant ainsi nos publics.

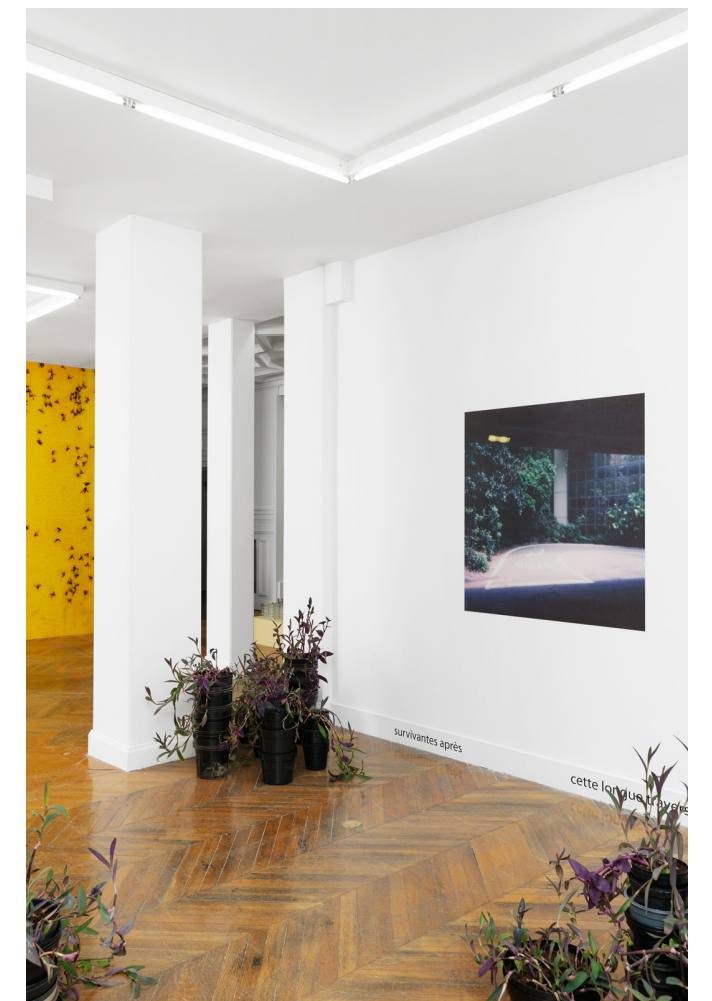
M.D.F. Le centre d'art propose également des résidences, quel est leur programme ?

La durée de la résidence est entre 6 et 7 mois sur un appel à candidature. Les artistes sont accompagnés par La Galerie avec un soutien artistique, logistique et financier et disposent d'un logement tout proche de La Galerie. Dans le cahier des charges, il est stipulé que l'artiste doit s'ouvrir à l'environnement du centre d'art et engager des collaborations locales. Les artistes actuellement en résidence, **Nadjim Bigou-Fathi** et **Soto Labor**, s'intéressent à la façon dont la parole se met en place au sein de différentes communautés et proposeront une restitution sous la forme d'une performance et d'une publication.

Propos recueillis par Marie de la Fresnaye



Tomaso Binga, *Bianca Menna e Tomaso Binga, Oggi spose*, 1977, Courtesy Tomaso Binga et galerie Tiziana Di Caro



Vue de l'exposition *Sol fictions*, 2023, Photo © Aurélien Mole © ADAGP, Paris

Sol Fictions - Marie Ouazzani et Nicolas Carrier

Jusqu'au 27 mai

Tomaso Binga, exposition personnelle

16 septembre - 16 décembre 2023

La Galerie de Noisy-le-Sec,

Centre d'art contemporain d'intérêt national

1 rue Jean Jaurès, Noisy-le-Sec

La Fondation Fiminco en plein essor

Depuis octobre 2019 Romainville fait partie du parcours obligé des amateurs d'art contemporain, grâce à la Fondation Fiminco qui y a créé un pôle culturel dans les vastes bâtiments désaffectés des anciens laboratoires pharmaceutiques Roussel-Uclaf-Sanofi.



Vue de la Chaufferie - Fondation Fiminco © Martin Argyroglo

Le premier volet du projet s'étend sur 11 000 m² et cinq bâtiments distincts, dont une chaufferie monumentale de 14 mètres sous plafond qui sert de lieu d'exposition. Cinq galeries parisiennes d'art contemporain s'y sont installées et regroupées sous le sigle Komunuma : Air de Paris, In Situ-Fabienne Leclerc, Maëlle Galerie, Sator et Jocelyn Wolff. On y trouve également la galerie – librairie et atelier de design et de fabrication de livres Laurel Parker Book, un campus de l'école d'art et de design Parsons Paris, ainsi que le studio de danse de la Compagnie Blanca Li. Depuis 2022, les réserves du Frac Île-de-France occupent une aile entièrement reconstruite. Mais le cœur du projet, ce sont définitivement les résidences internationales d'artistes. Depuis 2019, 48 créateurs français et étrangers ont bénéficié d'un séjour de onze mois. À leur disposition : un studio-logement tout équipé, des espaces de travail partagés, des ateliers techniques et des lieux de rencontre.

Katharina Scriba, directrice de la Fondation Fiminco depuis février 2022, nous a parlé de la philosophie et des particularités de ces résidences.

K.S. Nous sommes un lieu de travail, de vie et d'échanges, entre les artistes et l'extérieur. Les résidents sont entièrement libres, ils n'ont aucune obligation de « résultat » et peuvent poursuivre leurs recherches en toute indépendance.

Depuis le début, nous avons mis à la disposition des artistes des outils de travail dans différents ateliers techniques, de gravure et de sérigraphie, de construction bois et métal, de photo et vidéo. En septembre dernier, nous avons ouvert un nouveau pôle numérique pour l'impression 3D et un atelier céramique avec plusieurs fours, dont un de 800 litres et la possibilité de réaliser des pièces en 3D. Les ateliers techniques sont constamment développés et élargis, l'idée est notamment de réfléchir à d'autres pratiques, comme le textile, en fonction des besoins des uns et des autres.

M.S. Depuis 2022, les résidents bénéficient d'un véritable accompagnement par la curatrice et critique d'art Marie Maertens. Est-ce que vous allez continuer cette expérience ?

K.S. Tout à fait. C'est un changement de fonctionnement qui me tenait particulièrement à cœur. Il faut créer un vrai lien entre les artistes qui viennent ici pour 11 mois. Cela permet également de bâtir un fil rouge curatorial en vue de l'exposition de fin de résidence et de mieux rythmer les moments de rencontres avec le grand public lors des open studios, et les professionnels, individuellement ou par petits groupes.

M.S. Qui peut postuler, quels sont les critères de sélection et qui choisit les candidats ?

K.S. L'appel s'adresse à des artistes français et étrangers vivant en France ou ailleurs, sans limite d'âge. On demande la présentation d'un projet et une volonté de s'engager dans les actions de médiation qui sont une mission importante de notre Fondation, cet engagement est d'ailleurs rémunéré. Chaque année, nous recevons entre 600 et 700 candidatures. Un premier jury présélectionne environ 75 artistes, et le jury final, composé de professionnels et de représentants de la Fondation, choisit les 12 résidents après une série de rencontres et d'entretiens. Cela demande une organisation complexe mais je tiens beaucoup à ces contacts personnels qui permettent de composer un groupe où chacun accepte de s'intégrer à l'ensemble. C'est très important, même si chacun dispose de son logement personnel, tous les autres espaces de travail et de vie sont partagés.

M.S. Cette année, vous élargissez l'offre de résidences. Quelles sont les nouvelles propositions ?

K.S. Nous venons de lancer notre programme TALENTS! qui s'adresse à des partenaires publics et privés, des fondations, des musées, des galeries, des collectionneurs, mais aussi à des villes qui ont envie de faire venir des artistes à Paris. L'idée est de dynamiser la résidence avec des séjours sur mesure d'une durée de un jusqu'à 9 mois qui sont complémentaires à notre propre programme. C'est dans la droite ligne de notre stratégie d'internationalisation et de diversification qui vise à accueillir des créateurs de différents horizons et de disciplines artistiques variées.



Katharina Scriba © Andreas B. Krüger



Vue de l'exposition *De toi à moi* (commissaire Jennifer Flay) dans la Chaufferie © Andreas B. Krüger

M.S. En 2023, la Fondation s'agrandit encore avec l'ouverture progressive de 40 000 mètres carrés supplémentaires. À quoi sont-ils destinés ?

K.S. Ce sont également des bâtiments en brique rouge qui faisaient partie des laboratoires pharmaceutiques et que nous avons sauvés de la démolition. Il y aura une salle de spectacle de 600 places, un projet d'école, des espaces d'exposition et de galerie, des salles de danse, des ateliers d'artisans et d'artistes (dont deux sont déjà occupés par Ivan Argote et Mehdi Georges Lahlou). C'est là que vont être installés les résidents de courte durée et il y aura 150 logements pas seulement réservés aux artistes. Nous allons en plus construire un bâtiment de stockage de 4000 mètres carrés pour des œuvres d'art et des décors. Ce sera tout un écosystème culturel qui peut créer de nouvelles synergies et qui s'inscrit dans un quartier vivant avec près de 5000 logements créés dans de nouveaux bâtiments. Ce n'est donc pas seulement un hub culturel mais un lieu de vie ouvert sur la ville.

Maya Sachweh

Fondation Fiminco

43 Rue de la Commune de Paris, Romainville

Les résident.e.s 2022-2023-

Rosario Aninat (Chili) - Marielle Chabal (France) - Sarri Elfaitouri (Libye) - Eva Garcia (France) - Timo Herbst (Allemagne) - Konstantinos Kyriakopoulos (Grèce) - Livia Melzi (Brésil) - Antonio Menchen (Espagne) - Daniel Nikoalevsky Maria (Brésil) - Angyvir Padilla (Venezuela) - Yoel Pytowksi (Israël) - Chloé Royer (France)

Art Paris 2023 toujours explorateur

Art Paris fête cette année son 25^{ème} anniversaire avec une édition mettant l'accent sur l'engagement. Entretien avec Guillaume Piens, son commissaire général depuis 2012.



Laura Henno, *The Story Teller*, 2012 © Laura Henno. Courtesy de l'artiste et de la Galerie Nathalie Obadia Paris / Bruxelles

G.K. Guillaume Piens, vous placez cette édition anniversaire sous les termes de puissance et d'engagement ! Deux qualificatifs très forts auxquels vous tenez.

G.P. « Puissance » par sa sélection très rigoureuse de 134 galeries de 25 pays, aux projets extrêmement travaillés, avec un grand effort de présentation des œuvres sur les stands et par des galeries qualifiées d'importance.

« Engagement » dans notre volonté de mettre en avant des sujets traversant les champs de la création agitant le monde. Cette volonté s'ordonne dans les thématiques de l'engagement par rapport à ce qui se passe dans le monde et celle des questions de l'exil.

G.K. Comment vous situez-vous par rapport aux autres manifestations ?

Notre regard, par nos partis pris et nos thématiques chaque année, nous différencient. C'est une façon de promouvoir les tendances comme pouvait l'être le Salon au XIX^e siècle. Nous tenons à ce que le Grand Palais Éphémère soit agitateur d'idées, lieu où l'on débattre, et non uniquement un lieu marchand. 40 % des exposants sont étrangers. La part de 60% de français signe la richesse hexagonale et notre attachement à défendre les galeries de régions, la valorisation de la scène française qu'Art Paris promeut et met en avant.

Paris est la seule capitale européenne aux deux rendez-vous majeurs consacrés à l'art moderne et contemporain, deux événements complémentaires et nullement supplémentaires. Avec Clément Delépine, directeur de Paris + by Art Basel, nous partageons une vision identique : la consolidation de Paris, son retour en grâce et son positionnement sur l'échiquier international.

G.K. Cette année, Marc Donnadiou, commissaire d'exposition indépendant, explore la thématique « Art & Engagement » dans une perception de la scène hexagonale. Qu'en-est-il ?

G.P. Cette sélection comprend 20 artistes de générations et de géographies différentes, de la Chilienne **Paz Corona** chez Filles du Calvaire, dans un travail de mise à nu des corps et des identités, au Zimbabwéen **Duncan Wylie** chez Backslash, peignant le chaos, l'espoir, la renaissance. De la complexité de la situation et de la condition de la femme africaine sous le regard photographique de la Camerounaise **Angèle Etoundi Essamba** chez Carole Kvasnevski à **Laura Henno**, chez Nathalie Obadia, dont photographies et vidéos sont interrogations de communautés en situation d'isolement. Sans oublier la réfugiée afghane **Kubra Khademi** chez Éric Mouchet ou **Rakajoo** chez Danysz, dans l'interrogation de la complexité identitaire.

L'engagement de ces artistes se conjugue avec l'espoir ; chaque vie est espérance dans les souffrances et les épreuves survenues.

Le regard de Marc Donnadiou s'est aussi porté en arrière, vers le Bulgare **Jacques Grinberg** (1941-2011) chez Kaléidoscope, à l'approche figurative agressive, **Paul Rebeyrolle** (1926-2006) chez Jeanne Bucher Jaeger, à la peinture généreuse et instinctive, ou le Haïtien **Hervé Télémaque** (1937-2022), co-fondateur de la « Figuration narrative », chez Rabouan Moussion.

G.K. L'autre thématique « L'exil. Dépossession et résistance » a été confiée à **Amanda Abi Khalil**, commissaire d'exposition indépendante.

G.P. Vivant entre Beyrouth, Paris et Rio de Janeiro, fondatrice de Temporary Art PlatForm en 2014, elle a choisi 18 artistes. « Partir d'un endroit ne veut pas dire ne plus y être » souligne-t-elle. « L'exil, choisi ou forcé, est toujours subi ».

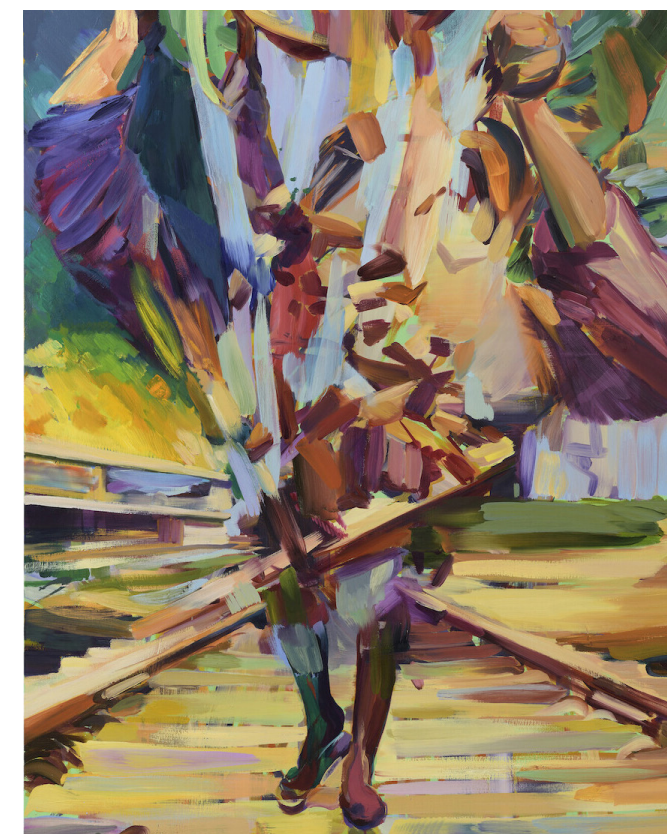
Le panorama des positions de l'exil aborde la dépossession, la nouvelle culture, le renouvellement de son regard, le contexte socio-politique, du Palestinien **Majd Abdel Hamid** chez gb agency au Cubain **José Ángel Vincench** chez 193 Gallery, travaillant autour de définitions de l'exil. L'Ukrainien **Boris Mikhaïlov** chez Suzanne Tarasieva, développe une photographie sociale, politique et engagée, et le Marocain **Nabil El Makhloufi** à l'Atelier 21 aborde les foules impersonnelles et oppressantes, hors-temps, quel que soit le contexte.

G.K. Quels sont vos autres focus ?

G.P. « Promesses », secteur dédié à neuf galeries de moins de six ans d'existence. De Baert, venue de Los Angeles avec la Norvégienne **Melinda Braathen** et l'Allemande **Sophie Wahlquist**, inscrites dans la figuration, à **Angélica Serech**, **Clara de Tezanos** et **Diana de Solares** à la Galeria Rebelde de Guatemala City, d'Hors-Cadre de Paris avec **Lucile Boiron**, **Clara Imbert** et **Mathieu Merlet Briand** à This is not a white cube de Lisbonne avec **Manuela Pimentel** et **Vanessa Barragão**, revisitant le patrimoine ancestral et le geste artisanal.



Anne Wenzel, *Still life (after a study by Peter Paul Rubens)*, 2020, Courtesy l'artiste et Galerie Suzanne Tarasieva, Paris



Duncan Wylie, *Self Construct (NGZ) #3*, 2022. Peinture © Courtesy l'artiste et la Galerie Backslash, Paris

« Solo Show » avec 16 expositions dans une exploration ou redécouvertes d'artistes modernes, contemporains ou émergents. Tels **Louise Barbu** (1931-2021) chez Françoise Livinec, féministe pionnière qui fut exposée dès 1974 chez Iris Clert, **Andrea Galvani** proposant une installation immersive à la galerie suisse Fabienne Levy et **Yann Kebbi** à la galerie Martel. S'y adjoignent cette année une dizaine de « Duo Shows », notamment un regard croisé entre deux artistes, tels **René Magritte** (1898-1967) et **Marcel Mariën** (1920-1993) à la galerie Retelet.

Je note aussi une présence de la céramique dans de nombreuses galeries dont **Anne Wenzel** chez Suzanne Tarasieva.

G.K. Art Paris toujours et encore plus, s'impose comme une foire écoconçue ?

G.P. Nous avons été, en 2022, la première foire engagée dans le développement d'une démarche d'écoconception fondée sur l'analyse du cycle de vie. Réduction des déchets de 25 tonnes à 13 tonnes en 2022. Une démarche que nous reconduisons cette année.

Propos recueillis par Gilles Kraemer

Art Paris 25 ans

30 mars au 2 avril 2023

Grand Palais Éphémère, Champ-de-Mars, Paris 7^{ème}

DDESSIN – un salon révélateur

Pendant la semaine du dessin à Paris, DDESSIN révèle depuis 2013 un médium à part entière et les talents qui y contribuent, issus de territoires variés. Pour cette onzième édition, Ève de Medeiros, la fondatrice et directrice du salon, réunit une vingtaine de galeries françaises et étrangères dans le 7^e arrondissement.



Portrait Ève de Medeiros © Estera Tajber

G.M. Depuis la création de DDESSIN, avez-vous vu une évolution dans le domaine du dessin ?

E.D.M. L'intérêt porté à ce médium a bien évolué depuis 2013, où il s'agissait plutôt d'une niche dans laquelle se retrouvaient quelques collectionneurs de dessin ancien ou contemporain. A ce moment-là, les galeries exposaient peu de dessins, favorisant d'autres médiums, alors que globalement tous les artistes dessinent dans leur intimité.

G.M. Quels ont été les temps forts de l'histoire de DDESSIN ?

E.D.M. C'est tout d'abord d'amener les collectionneurs à (re) considérer le dessin. Quand je dis « les collectionneurs », c'est également faire en sorte d'intéresser la jeune génération.

Après avoir constaté qu'il y avait très peu de possibilités pour un jeune artiste sorti de l'école de proposer son travail de dessin, j'ai décidé de promouvoir la jeune génération. **Massinissa Selmani, Nidhal Chamekh** ou **François Réau** sont des exemples de dessinateurs qui ont exposé à DDESSIN à un moment où il n'y avait pas encore d'intérêt pour le dessin contemporain. D'autre part, la richesse des territoires n'était pas représentée, notamment le continent africain dont sont issus les artistes **Nú Barreto, Franck Lundangi** ou **Gastineau Massamba**.

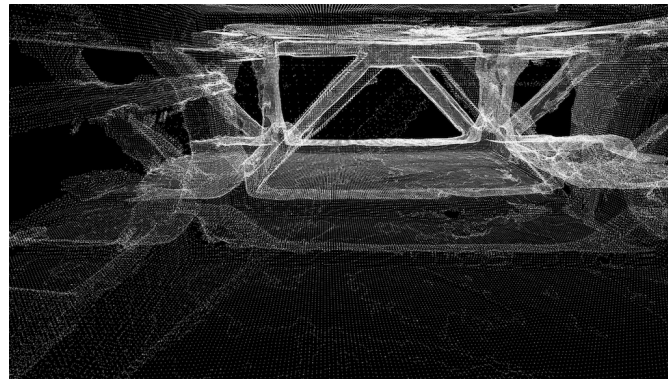
G.M. Le numérique et le digital bousculent depuis quelque temps les modes d'expression artistique, comment DDESSIN réagit-il à cela ?

E.D.M. Dès le départ, je l'ai intégré en prévoyant un espace où présenter des artistes du dessin en mouvement ou du dessin numérique. Pour moi, cela fait partie du dessin d'emblée. Je

pense notamment à **Richard Nègre**, à **Joani Lemerrier** ou encore à **Ugo Arzac**.

Mais cette année on revient aux « fondamentaux » avec une tendance de « pur dessin », c'est-à-dire des artistes qui n'utilisent que la feuille de papier et le graphite.

Focus sur quelques artistes coup de cœur :



Ugo Arzac, *In Urbe*, 2020, VR © ADAGP

Avec son œuvre numérique *IN URBE*, **Ugo Arzac** (né en 1992), Galerie Robet Dantec, propose une autre façon d'apprécier le dessin. Après avoir endossé un casque VR, le spectateur pourra s'immerger dans un espace virtuel où l'artiste donne à voir un monde souterrain inconsideré qu'il a reconstitué après l'avoir exploré et étudié. L'artiste partage ainsi sa réflexion sur la relation qui existe entre ce qui est en surface et ce qui se passe en-dessous. Cela conduit le visiteur à percevoir autrement ces dimensions qui cohabitent et forment un tout.

2015 : Diplômé de l'ENSBA Paris. 2017 : Nêmo - Biennale des arts numériques, CENTQUATRE. 2023 : Résidence de création numérique aux Jeux de la Francophonie, Kinshasa, RDC. 2023 : Résidence de recherche à la Villa Albertine New York.



Barbara Asei Dantoni, *Forme*, 2021, © Barbara Asei Dantoni

Barbara Asei Dantoni (née en 1983), Galerie Cécile Dufay, associe dessins, découpes papiers, collages et textiles afin de raconter la richesse de son identité multiculturelle. Artiste franco-italo-camerounaise, elle développe un langage introspectif pour interroger ses racines et parler de ses ancêtres ainsi que de sa féminité sous la forme d'un ensemble d'études archéologiques et généalogiques. En tant que femme et « Être au monde », elle revendique ces ponts interculturels invitant le spectateur à accéder à un espace-temps nouveau et poétique.

2001 : Diplômée de l'École du Musée des Beaux-Arts Pau. 2015 : Lauréate du Jacquart Design Trophy, Paris Design Week. 2023 : MEMORIA, Récits d'une autre histoire, Musée National du Cameroun, Yaoundé.



Axel Roy, *Croisements I*, 2023, © Axel Roy et H Gallery

Axel Roy (né en 1989), H Gallery, fait apparaître, à l'aide de graphite sur papier, des situations qui peuvent sembler ordinaires. L'expérience artistique qu'il propose met en tension ce qui est représenté avec ce qui ne l'est pas. Alors peut-être qu'il y a là une volonté d'amener le regard à se libérer des représentations iconographiques habituelles pour ouvrir une réflexion sur ce qui ne témoignera pas à travers le temps. Du moins, il faut admettre que ce contraste appelle à sortir d'une construction photographique habituelle pour se plonger dans ce qui n'est pas visible.

2014 : Diplômé des Beaux-Arts Dijon. 2021 : Finaliste du Prix de Dessin Pierre David-Weill, Académie des Beaux-Arts et de l'Institut de France Paris.



Tudi Deligne, *Portrait de Mme Gonse*, 2022, © Tudi Deligne et Galerie Mariska Hammoudi

Tudi Deligne (né en 1986), Galerie Mariska Hammoudi, présente des créations au graphite sur papier qui bouleversent les capacités cognitives. En déconstruisant les images, l'artiste invite autant qu'il impose au spectateur de se détacher de ses habitudes de lecture pour s'approprier un langage qui lui serait propre. D'une certaine façon, il s'agit de questionner les prétendues aptitudes à percevoir le signifié. Seul lui détient la clé de lecture. Alors, il convient d'abandonner les réflexes cartésiens pour s'ouvrir à d'autres réalités.

2009 : Diplômé de l'école des arts décoratifs, Strasbourg. 2014 : Prix DDessin {14}, Paris. 2015 : 1^{er} prix de dessin Pierre David-Weill, Académie des Beaux-Arts Paris. 2018 : Drawing room, Moco, Montpellier.

Grigori Michel

DDESSINPARIS 2023

Du 24 au 26 mars 2023

Domus Maubourg, 29 boulevard de la Tour Maubourg, Paris 7^e

Les 30 ans du Carré d'Art de Nîmes

Ouvert en mai 1993, le musée conçu par Norman Forster au sein du centre historique de Nîmes, s'est vite imposé comme un des lieux importants de l'art contemporain en France. Son directeur actuel, Jean-Marc Prévost, a œuvré depuis son arrivée à élargir la collection aux nouvelles réalités et géographies du monde (Moyen-Orient, Asie...). Les 30 ans sont l'occasion de célébrer la richesse et l'importance de la collection mais aussi d'affirmer le rayonnement du musée dans le monde de l'art.



La Mélodie des Choses : regard sur la collection, Barry Flanagan, Mario Merz, Giuseppe Penone et Jannis Kounellis, Photo © Cédric Eymenier, © Waddington Galleries, ADAGP

Au-delà de l'accrochage spécialement conçu au sein du Carré d'Art, Jean-Marc Prévost a tenu à associer l'ensemble des musées nîmois. Pour l'heure, il expose le duo d'artistes américains **Gerard & Kelly** et la cinéaste et peintre d'origine palestinienne et nord-irlandaise **Rosalind Nashashibi**.

Marie de la Fresnaye : Comment **Gerard & Kelly** s'intègrent-ils dans la programmation du Carré d'Art ?

Jean-Marc Prévost : Les artistes **Gerard & Kelly**, dont c'est la première exposition en Europe, construisent une archéologie, d'où le choix du titre *Ruines* avec des concepts cachés inhérents aux icônes architecturales d'avant-garde. Leur projet *Modern Living* interroge les nouvelles relations dans l'histoire du XX^{ème} que l'architecture moderne entretient en termes d'usages à partir de la Schindler House de Los Angeles et de la Glass House de Philip Johnson dans le Connecticut, toutes deux expérimentales. Outre Le Corbusier et sa Cité radieuse, les artistes se penchent à présent sur la Villa E-1027 d'Eileen Gray, la Bourse de Commerce à Paris ou la Maison Carrée, le monument romain qui fait face au musée. Leur approche rejoint la programmation du Carré d'Art autour d'artistes qui interrogent la porosité entre la danse et les arts visuels.

M.D.F. Quel regard portez-vous sur la collection 30 ans après ?

J.M.P. C'est l'une des grandes collections publiques françaises, ce qui est largement perçu de l'extérieur mais pas nécessairement par les nîmois eux-mêmes. Elle n'a pas une visée universaliste,

comme peut l'être celle du Centre Pompidou, même si plusieurs axes s'en dégagent. Cet exercice de récit permet de réaliser les changements opérés sur trois décennies. Si les premiers achats mettent en évidence une histoire centrée sur les Etats-Unis, l'Allemagne et la France, de nouvelles géographies du monde s'imposent avec une multiplicité de mediums accompagnant cette fabrique de l'image. L'on note aussi que la place des femmes a également beaucoup évolué.

M.D.F. Quels sont les axes de la collection ?

En premier lieu elle s'est orientée vers la peinture et les différents mouvements des années 1960 à 1980 avec un axe international pour l'Italie et l'arte povera ou encore la peinture allemande avec des représentants majeurs. Depuis mon arrivée, j'ai voulu ouvrir sur d'autres scènes, et je me suis intéressé au bassin méditerranéen au sens large. Connaissant bien le Moyen Orient, j'ai acquis un certain nombre d'artistes de cette partie du globe, sans oublier de compléter des ensembles déjà constitués et de donner une visibilité aux femmes et aux questions de genre sans pour autant tomber dans des quotas.

M.D.F. Quel est le cycle d'expositions pour l'anniversaire des 30 ans ?

J.M.P. Au Carré d'Art, l'idée est de montrer toute la richesse de la collection, même si c'est toujours une gageure étant donné les espaces dévolus. Un choix par essence subjectif que j'ai tenu à partager avec des artistes liés à l'histoire du Carré d'Art tels que **Suzanne Lafont, Walid Raad** et **Tarik Kiswanson**.

L'exposition se prolonge dans toute la ville de Nîmes. Pour le Musée du Vieux Nîmes, réputé pour la fameuse toile de Nîmes à l'origine du « jean », nous avons choisi des artistes de la collection qui engagent une réflexion sur le support textile, de **Claude Viallat** à des artistes plus contemporains comme **Anna Boghiguan**.

Le Museum d'histoire naturelle se concentre plutôt sur des œuvres liées au savoir-faire, à la main et la matière avec **Jean-Luc Moulène, Jean-Michel Othoniel, Ugo Rondinone, Philippe Favier**.

La Chapelle des Jésuites accueille **Noé Soulier**, nîmois d'origine, dont le dernier projet rejoint sa recherche à la fois chorégraphique et conceptuelle autour de la place du corps dans un écran.

Le Musée de la Romanité présente un artiste contemporain, **Olivier Laric**, pour la première fois.

Ce parcours dans la ville incitera, nous l'espérons, les visiteurs qui ne viennent qu'au Carré d'Art à aller découvrir les autres facettes de la ville.

Entretien réalisé par Marie de la Fresnaye

Les 30 ans au Carré d'art à partir du 17 janvier 2023

Regards sur une collection par Walid Raad et Tarik Kiswanson

Regard sur la collection photographique du musée

par Suzanne Lafont,

Martin Syms, Ugly Plymouths

du 9 mai au 17 septembre

La mélodie des choses, Regard sur la collection

Programme Hors-les-murs à consulter sur

<https://www.carreartmusee.com/>



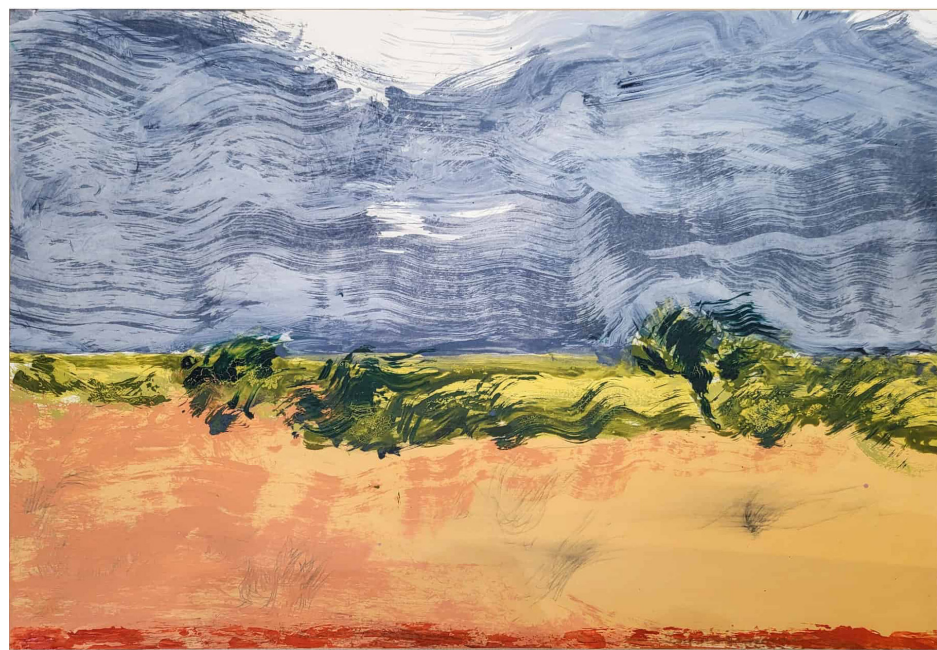
Martine SYMS, *Ugly Plymouths*, 2020, Vue de l'installation chez Sadie Coles HQ, Photo Robert Glowacki © Martine Syms, courtesy Sadie Coles HQ



Anna BOGHIGUIAN, *Nemausus*, 2016, © Anna Boghiguan, photo David Huguenin

DRAWING NOW 2023 – Place aux femmes !

Rendez-vous incontournable des amateurs d'art contemporain, la Drawing Now Art Fair s'installe de nouveau au Carreau du Temple fin mars avec 73 galeries (dont 30 % étrangères) proposant un vaste panorama des pratiques du dessin des 50 dernières années. Pour cette 16e édition les femmes sont particulièrement mises en valeur.



Marine Wallon, Point rouge ligne jaune XV, 2002 © Courtesy de l'artiste et Galerie Catherine Issert

Plus de 30 femmes sont présentées en focus ou en duo show au sein des accrochages des galeries. Pour l'exposition centrale *Le prisme du féminin : Machines, Ovocytes, Fils, Potions*, la directrice artistique de Drawing Now, Joana P. R. Neves, a sélectionné 20 artistes internationales de toutes générations. On y trouve aussi bien des « anciennes », comme **Pierrette Bloch**, **Vera Molnar** et **Agnes Martin**, des artistes avec un parcours de plusieurs décennies, comme **Tania Mouraud**, **Hélène Delprat** et **Marlene Dumas**, que des talents plus récemment révélés, comme **Edith Dekyndt**, **Stéphanie Saadé** et **Elika Hedayat**. La liste n'est d'ailleurs pas exclusivement féminine puisqu'elle comprend également trois hommes.

Joana P.R. Neves explique ainsi le concept de son exposition : « Si l'histoire de l'art a souvent oublié la place importante occupée par les femmes artistes, l'exposition *Prisme du féminin* rend hommage à certaines d'entre elles, ainsi que quelques hommes, qui à travers leur œuvre dessinée ont pu avoir un rôle déterminant et même pionnier. **Tania Mouraud**, par exemple, est considérée, avec tendresse, comme la grand-mère du Street Art. **Vera Molnar** est une pionnière de l'emploi systématique de l'informatique dans le dessin. **Pierrette Bloch**, quant à elle, a utilisé le fil de crin, dans un clin d'œil à la couture, comme ligne matérialisée du dessin, ou même de l'écriture.

La calligraphie, un art qui en Europe est plutôt considérée comme ornementale, domaine propre aux femmes, est aussi une part importante de cette exposition. Elle est employée pour dévier la logique de la parole et partir ainsi dans une créativité

qui ne serait plus bridée par la raison, entendue comme une part masculine de la société, employée pour en exclure les femmes, dont l'hystérie les empêchait, considérait-on, d'être opérationnelles. »

Dans le cadre du partenariat avec le Frac Picardie dirigé par Pascal Neveux et inauguré l'année dernière, l'exposition trouvera son prolongement à Amiens du 7 avril au 4 juin.

Pour la nomination des candidat.e.s au 12e Prix Drawing Now, le comité de sélection a respecté la parité hommes/femmes. Revenons sur les six artistes retenu.e.s qui témoignent de la diversité des pratiques du dessin contemporain.

Suzanne Husky, née en 1975 (représentée par la Galerie Alain Gutharc), est une artiste franco-américaine militante, engagée contre les dérives de « l'agro-business » et pour une alliance humain-nature. Elle s'y emploie avec tous les moyens artistiques, sans hiérarchie entre peinture, dessin, sculpture, installation, vidéo, performance, art populaire et art savant.

Mircea Kantor, né en 1977 en Roumanie (représenté par Dilecta), est surtout connu pour ses sculptures et installations mais la pratique du dessin occupe une place essentielle dans son travail. Elle fait œuvre à part entière et ne sert que rarement d'étape préparatoire pour ses projets. Ses dessins se caractérisent par la spontanéité du geste et la précision du trait, ils semblent nés de l'urgence mais sont néanmoins extrêmement maîtrisés. Ce n'est pas par hasard qu'il s'intéresse aux peintres

zen japonais, en particulier pour la vitesse avec laquelle ils parviennent à mettre en forme des idées et leurs sujets.

Keita Mori, né en 1981 au Japon (représenté par la Galerie Catherine Putman), est dessinateur sans dessiner. Il tire des traits non pas avec des crayons mais avec des fils, blancs et bleus de préférence, parfois dorés. Ses « dessins » sur papier s'inspirent de plans et d'architectures et deviennent eux-mêmes architecturaux lorsqu'ils quittent le cadre et structurent les murs et les espaces d'exposition, comme dans ses installations réalisées in situ au Drawing Lab en 2017.

Stella Sujin, née en 1983 en Corée du Sud (représentée par Backslash). Dans la lignée des artistes héritières du surréalisme, elle s'intéresse au corps féminin, ses représentations et l'oppression que les femmes subissent dans une société dominée par les hommes. Ses peintures et aquarelles présentent le corps féminin sous des formes souvent fantastiques : celles d'une femme enceinte, de la Vierge Marie, d'un organe génital, du Sphinx de la mythologie grecque, d'un protozoaire aux fleurs incrustées ou d'une créature hybride.



Stella Sujin, La Sorcière, 2021 © courtesy de l'artiste et de Backslash, Paris

João Vilhena, né en 1973 au Portugal (représenté par la Galerie Alberta Pane), est essentiellement dessinateur avec une pratique plutôt traditionnelle, souvent à la pierre noire. Ses dessins sont d'une précision exceptionnelle, même quand ils sont flous. Il joue avec le regard du spectateur en employant des « trucs » : illusion d'optique, trompe-l'œil, anamorphose... Pour lui, c'est bien le regard qui fait l'œuvre, qui l'active et lui donne du sens, même si ses titres peuvent dérouter avec des anagrammes, des contrepèteries et d'autres jeux de mots.

Marine Wallon, née en 1985 (représentée par la Galerie Catherine Issert), est avant tout peintre mais s'exprime également sur papier, avec des gouaches, des aquarelles, des pastels et des techniques mixtes. Elle s'interroge sur l'organisation du paysage et ses possibles distorsions. L'exagération des constituants du paysage, par la forme et la couleur, lui permet de créer de nouvelles recherches formelles : liquidités transparentes, imbrications crayon-peinture, gestes frottés, etc. Tout est permis pour que la couleur apparaisse.

Le prix est doté de 15 000 € (5 000 € de dotation pour l'artiste, 10 000 € d'aide à la production pour une exposition de 3 mois au Drawing Lab et l'édition d'un catalogue monographique).

Maya Sachweh

Drawing Now Art Fair

23 – 26 mars 2023

Carreau du Temple, Paris 3e



João Vilhena, L'amour des corps, 2019, © Courtesy de l'artiste et Galerie Alberta Pane

La Biennale de Kochi - Muziris

Depuis plusieurs années, l'Inde émerge comme un centre important de la création artistique. Mumbai s'impose comme la capitale indienne de l'art contemporain. Dans la création internationale, l'Inde développe une personnalité propre et originale faite de préoccupations contemporaines (inégalités, écologie, capitalisme, etc.) et de tradition, perceptible à la fois à travers des thèmes domestiques et des techniques entre tradition et technologie. C'est dans ce contexte que se déroule la 5e édition de la Biennale de Kochi-Muziris dans la région du Kerala. Elle est la meilleure vitrine de ce que l'Inde, mais aussi les « non alignés », expriment à travers leurs artistes.



Amol Patil, *The politics of skin and movement*, Photo by Kochi Biennale Foundation / Joseph Rahul

La Biennale de Kochi est, depuis dix ans, une des plus importantes manifestations artistiques d'Asie. Elle rassemble surtout des artistes indiens et asiatiques, et quelques rares noms internationaux comme le sud-africain **William Kentridge** ou le franco-libanais **Ali Cherri**.

Un des attraits de cette Biennale est qu'elle se déroule dans une ville maritime qui fût un des premiers comptoirs portugais au 16^e siècle, avant d'être hollandais puis anglais, et dont la riche histoire parfume encore la ville d'épices, avec une longue tradition d'échanges de biens et de cultures.

La commissaire Shubigi Rao a choisi pour cette édition le titre *Dans nos veines coule l'encre et le feu*. La thématique s'inscrit dans le besoin d'expression et de vie qui suit une période de confinement et de méditation solitaire. Dans notre monde globalisé où l'influence des marchés et de l'argent domine, le besoin de retrouver ses origines émerge et s'impose à travers des démarches collectives et de la joie. Ainsi reviennent à travers les salles les thèmes de survie, de résilience, d'évolution, d'identité, de frontière, de représentation et plus globalement de nos racines locales et nos ramifications globales.

La vietnamienne **Thao Nguyen-Phan** ouvre l'exposition dans le premier bâtiment avec une projection vidéo sur trois écrans pour montrer comment le Mékong, qui a structuré pendant des siècles les sociétés des six pays qu'il traverse (de la Chine au Vietnam), est progressivement détruit par l'exploitation et

l'industrialisation débridée. **Vasudevan Akkitham** montre 365 dessins entre symbolisme et surréalisme. Ils sont titrés *Almanac of a lost year* pour illustrer l'année Covid, l'année perdue. **Vivan Sundaram** illustre un poème de Pablo Neruda avec *Tempêtes de corps, lieux de pierre, bouches ouvertes comme des trous noirs*. Plus loin, **Trebor Mawlong** montre l'arrivée dans la montagne d'un transformateur électrique qui va bouleverser la vie du village.

Jason Wee, originaire de Singapour, met en cause, à la façon d'un poète ou d'un chorégraphe, l'organisation rigide de sa cité-état. **Ximena Garrido-Lecca** (Pérou) illustre et documente avec des tissages de fil électrique de couleur et un programme informatique la tension et les affinités entre tradition et



Vasudevan Akkitham, *Almanac of a Lost Year*, 2020-2021, Kochi-Muziris Biennale



Jean-François Boclé - *Eat your Liberty*, Photo by Kochi Biennale Foundation

numérique. La peintre **Devi Seetharam**, originaire du Kerala, réalise de grandes toiles pour montrer l'ambiguïté de la tradition et de la place des hommes. Le Martiniquais **Jean-François Boclé** devait poser sur une étagère la sculpture d'un corps mort constitué de bananes pour dénoncer l'impérialisme destructeur, mais la sculpture n'est jamais arrivée à Kochi. Il a alors gravé sur la peau d'un seul fruit les mots « eat your liberty ».

L'indien **Amol Patil** illustre, avec la force de ses dessins et sculptures de bronze, l'absurdité des systèmes administratifs ou de castes et conclut néanmoins que c'est comme ça qu'on arrive à avancer. **Sahil Naik**, quant à lui, reconstitue dans un hangar tout un village que ses habitants délogés vont voir en pèlerinage en



Devi Seetharam, *Brothers, Fathers and Uncles*, 2022, Kochi-Muziris Biennale

été lorsque les eaux sont assez basses pour pouvoir y accéder. Est-ce là ce qui attend tout un chacun ?

Ali Cherri présente à travers la vidéo de la construction d'un barrage sur le Nil et ses sculptures de terre mi-divines, mi-fantastiques, le cycle éternel de retour à la terre et de la vanité des constructions humaines. Le collectif **CAMP** a conçu de manière efficace sur sept écrans la construction et la destruction de Bombay avec les injustices liées à la politique du logement et entretenues par les classes dominantes aidées par les autorités.

De proche en proche, les thèmes de la Biennale s'imposent et s'ancrent dans l'esprit du visiteur, et l'encre et le feu coulent pour nous alerter sur les destructions qui, en fin de compte,

deviennent toujours des agressions de la vie des majorités modestes ou des minorités pourchassées.

Les autres lieux du « off » prolongent le thème de la Biennale. Ainsi Davi Hall est consacré à l'illustration de ce qu'est ou n'est pas un domicile. Kashi Town House décrit un combat nationaliste au Tibet, VKL Warehouse montre le travail des étudiants des Beaux-Arts de différentes provinces. TKM Warehouse est un lieu qui sort du lot par sa qualité et sa cohérence. Le commissaire en est le célèbre artiste indien **Jitish Kallat**. On y est accueilli par une vidéo sur le pouvoir de **William Kentridge** et une autre vidéo de **Jitish Kallat** sur le thème du dialogue illustré par un moment de l'histoire de l'Inde. Ce moment où lors d'une négociation importante entre Gandhi et Lord Mountbatten concernant l'indépendance de l'Inde, Gandhi écrivait ses réponses sur le dos d'enveloppes trouvées sur place car c'était son jour de silence. Kallat illustre ce discours matériel et immatériel avec efficacité tandis que l'exposition elle-même montre les enveloppes en question ainsi que toute l'iconographie de l'époque et celle qui en est dérivée.

Ainsi, la 5e Biennale de Kochi est riche de propositions variées, avec presque une centaine d'artistes présentés, et reste une destination rêvée pour tous les amateurs d'art et de saveurs épicées.

Jean - Michel Vergès

Kochi-Muziris Biennale 2022-23

Kerala, Inde
jusqu'au 10 avril 2023



Jitish Kallat, *Covering Letter*, Photo by Kochi Biennale Foundation

unRepresented - nouveau salon par a ppr oc he

Forte de l'écosystème construit au fil des éditions d'a ppr oc he, Emilia Genuardi lance unRepresented, salon inédit dédié aux artistes non représentés en galeries, qu'ils soient émergents ou non.



Emilia Genuardi © Benoît Pailley

Focus sur Laure Tiberghien, parrainée par Jacques Deret, fondateur d'Art [] Collector.

Diplômée des Beaux-Arts de Paris en 2016, Laure Tiberghien, comme une alchimiste de la lumière, poursuit de séries en séries, une expérimentation des propriétés intrinsèques du médium et de sa temporalité. Convoquant l'aléatoire à partir de l'utilisation de papiers en voie de disparition ou altérés par le temps, son processus créatif donne naissance à de grandes compositions abstraites aux multiples vibrations, évoquant les « Color Field Paintings » de Mark Rothko. Pour unRepresented elle montre deux séries : *Orbes*, des aplats de couleur avec des halos de lumière et de légères oxydations qui donnent une dimension solaire au papier, et les *Fuites*, des entrées de lumière blanche sur du papier monochromatique, des accidents à éviter en général, qu'elle cherche au contraire à maîtriser. En complément, quelques images prises lors du confinement et réalisées avec un minimum d'outils, ce qui a conduit l'artiste à adopter des réflexes de travail plus mobiles. Laure Tiberghien bénéficiera d'une exposition personnelle au centre d'art Image/Imatge à Orthez en juin et de la parution de sa première monographie en septembre (Rvb Books).

Marie de la Fresnaye

unRepresented by a ppr oc he

Du 31 mars au 2 avril 2023

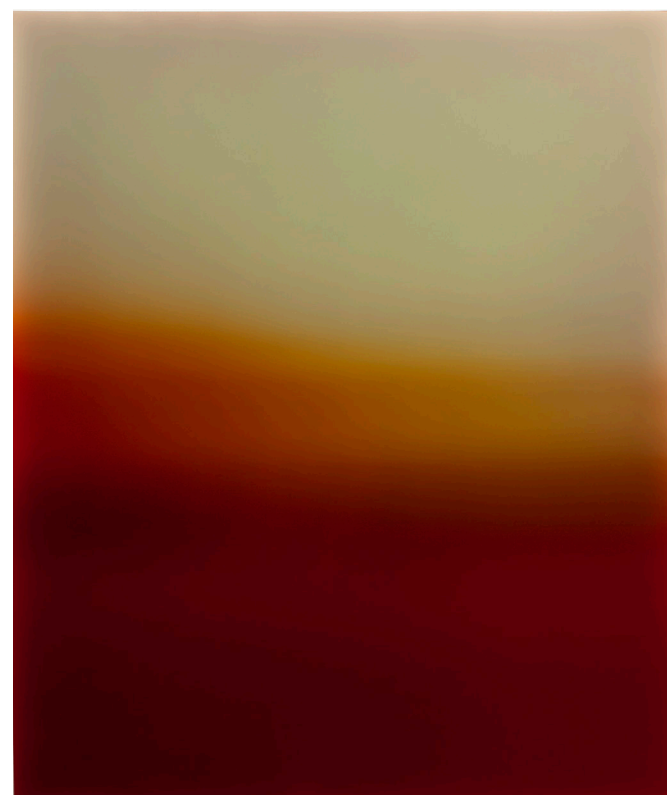
Le Molière, 40 rue de Richelieu Paris 1er

Selon un modèle économique résolument indépendant et autoproduit, le salon s'appuie principalement sur le soutien des collectionneurs pour financer les 14 solo shows dans l'ambiance intimiste de l'Hôtel Molière.

Arpentant régulièrement les ateliers et artist-run spaces, Emilia Genuardi souhaite offrir une visibilité à ces artistes au sein d'une communauté fidèle à l'esprit d'a ppr oc he et ainsi tisser des liens entre les institutions publiques ou privées, les collectionneurs ou amateurs d'art, pour écrire une histoire dans la durée. Comme elle le précise : « On peut être un jeune artiste à 60 ans, connaître un retournement de carrière, une renaissance... toutes les configurations sont possibles ».

Plusieurs typologies de collectionneurs ont répondu présent. Certains ont voulu défendre un artiste qu'ils connaissaient et l'ont présenté à Emilia qui a élargi son spectre d'exploration.

D'autres sont restés très ouverts à la découverte et aux coups de cœur en atelier. Le tout forme un ensemble de 14 propositions singulières et complémentaires, autour de l'expérimentation du médium, selon l'ADN d'a ppr oc he. Une majorité de pièces uniques sont proposées, même si ce n'était pas une règle de départ.



Laure Tiberghien, *Fuites#8*, 2021, Tirage chromogène unique © Laure Tiberghien

24|26 MARS 2023

DDESSIN {23}
P A R I S

C A B I N E T
D E D E S S I N S
C O N T E M P O R A I N S

**LE DOMUS
MAUBOURG**

29, BD DE LA TOUR MAUBOURG / 75007 PARIS

MÉTRO / BOURSE
ENTRÉE / 15 EUROS
TARIF RÉDUIT / 9 EUROS

www.ddessinparis.com

**SUIVEZ
DDESSINPARIS**

FONDATION FIMINCO

TALENTS!

**PROGRAMME INTERNATIONAL
DE RÉSIDENCES D'ARTISTES
EN COOPÉRATION AVEC
LA FONDATION FIMINCO**

Paris - Romainville
www.fondationfiminco.com/laresidence



FONDATION VILLA DATRIS

SCULPTURE CONTEMPORAINE

ESPACE MONTE-CRISTO, PARIS

La sculpture céramique

toucher terre

exposition du 15 avril
au 17 décembre 2023

Entrée libre

9, rue Monte-Cristo 75020 Paris
fondationvilladatris.com

40 artistes français et internationaux